



# Le sujet de la violence : objectalisation structurante ou objectivation déshumanisante ?

Sophie Gilbert

**2016.** La violence est partout. Dans les médias, les images se font de plus en plus choquantes : tout est permis. Les assassinats en direct, et pas les moindres. La plus vile cruauté nous est montrée sans voile, sans pudeur. L'humain, la victime comme le bourreau, n'a plus besoin de masque : celui qui tue le fait sans gêne, celui qui est sauvagement abattu nous montre sa détresse, son désespoir, les restes de son *humanité* (Paillé, 2006) avant de perdre définitivement son statut de vivant... Car celui de sujet, il l'avait déjà sacrifié, du moins, dans les yeux de son agresseur et possiblement, de son public. Puis, on passe à autre chose, on vaque à ses occupations, on continue... à vivre ?

La violence est partout. Les jeunes, les enfants même, y sont surexposés. Et pas seulement dans les pays en guerre : si on ne la vit pas, il faut y jouer. Dans des décors d'un réalisme *désarmant*, nos jeunes, manettes en mains, prétendent être des soldats ; ils défendent leur pays et envahissent celui des autres, les étrangers. Le nouveau visage de la colonisation ? La vie serait-elle un éternel recommencement ?

C'est aussi l'ère du déni. Comment y échapper ? Sinon, pas de vie possible, me direz-vous. Dans l'état actuel du monde, on ne peut sans culpabilité, sans honte, investir son travail, nourrir ses enfants, etc. Il faut poser une limite, une limite interne (à défaut de pouvoir même envisager de s'opposer explicitement et efficacement, de l'extérieur), à la violence ambiante. Il faut la nier, l'oublier... et pourtant : elle nous revient toujours, le lendemain généralement, sous une autre forme : inusitée, plus provocante encore, voire plus « fascinante » ?

Le clinicien d'aujourd'hui n'échappe pas à cette réalité. Si la violence franchit la porte de son cabinet, le déni risque aussi de s'y immiscer. Lorsqu'un psy refuse de « prendre tel cas » parce que trop « agissant »,